

Sommaire



M^{me} Samira Christe remet le challenge René Belakovsky au vainqueur.

MM. Michel Rothen et Francis Klotz.



En couverture : les vainqueurs de la catégorie seniors. De gauche à droite : M^{me} Jacqueline Werren, 3^e, M. Benoît Delafontaine, 1^{er} et M. Guy Deschamps, 2^e.

Le billet du président	1
L'itinéraire de Martine Gutmann . . .	2
Merci à Martine	2
Ami de l'Archi, Jean Joliat est décédé	4
L'orthographe malmenée	6
Solécismes, barbarismes et impropriétés de langage	9
Les faux billets d'Hector Rochat . . .	11
Qu'est-ce à dire?	14
Pas de sans-faute	17
Quoi de neuf?... Diogène	33
Franglais, quand tu nous tiens!	40
Halte au massacre des vieux mots sans défense	42
L'Europe de la culture	45
Cours par correspondance	46
Mots croisés	47
Solution des mots croisés	48

Le billet du président

A l'heure où j'écris ce billet, la dictée de Saint-Pierre-de-Clages aura vécu. Je tiens à mettre en exergue le travail du comité de M. Francis Klotz (champion du monde d'orthographe en 1988). Ce Championnat suisse donne une bouffée d'oxygène à notre langue.

Le vainqueur en catégorie juniors n'a pas même 18 ans, ce qui vient contredire en partie le cliché établi comme quoi les jeunes ne s'intéressent pas au français, préférant écrire n'importe quoi et n'importe comment.

Il est vrai qu'avec la prolifération des SMS et de leurs langages écrits quelque peu sommaires, on écrit le français à n'importe quelle sauce, du genre «K tu a meuh dir» ou «On s'don rend-vou à 7 heure». C'est vrai que ça raccourcit le nombre de signes, de même que la santé mentale de celle ou celui qui expédie ce «short».

Quoi qu'il en soit, la dictée de cette année était l'une des plus dures concoctées à ce jour, aux dires des participants et digne d'un Championnat suisse de haut niveau. Au passage, je tiens à remercier ceux et celles qui ont donné de leur temps à l'Archi pour corriger cette dictée, ainsi que ceux qui ont tenu le stand lors de la Fête du livre.

En parlant de la prolifération de bestioles bizarres dans le paysage du français, il faut parler également du cheval de bataille de longue date: le franglais.

Certaines entreprises cherchent des «account manager». Qu'est-ce au juste? Ces entreprises cherchent-elles des comtes à envoyer à Londres? Tout autant qu'en période de soldes j'ai du mal à entrer dans un magasin affichant le mot «sales». Cela ne fait pas très propre... Les e-mails (ou les émaux?) doivent-ils être lavés avec un produit pour l'émail? Pourquoi ne pas parler de courriels? Ce serait tellement plus élégant et, partant, beaucoup plus joli et fin.

A propos de franglais, deux députés au Grand Conseil genevois ont pris leur bâton de pèlerin et déposé une motion (non contraignante il est vrai) dans laquelle ils demandent que les termes anglais soient le plus souvent possible remplacés par leur équivalent français dans les textes administratifs (exemple: container en conteneur, Directories par annuaire téléphonique, les news par les nouvelles, etc.).

MM. Marcet (UDC) et Brunier (président du Parti socialiste genevois) seront-ils écoutés? Nous l'espérons bien. Cela afin de sauvegarder notre belle langue française.



Michel Jaccoud

A toutes et à tous bon automne!

L'itinéraire de Martine Gutmann

Martine Gutmann nous a quittés le 21 juin, ce premier jour d'été 2005, à l'orée de ses 60 ans.

C'est avec une grande tristesse que l'Association Le chiffre de la parole a annoncé son décès. En lien avec l'Association depuis 1991, puis s'inscrivant comme membre, le parcours de Martine avec nous a été important. La rencontre avec Claire-Lise Grandpierre, psychanalyste et fondatrice de l'Association, lui a donné l'occasion d'entreprendre un itinéraire qui l'a conduit, entre autres, à l'invention d'un nouveau métier. A partir d'une formation d'enseignante de dessin, elle s'est dirigée ensuite vers l'écriture, mettant à profit ses ressources littéraires, son amour de la langue pour entreprendre le brevet de correctrice d'imprimerie. Cette première étape a constitué une ouverture pour imaginer le statut d'écrivain public qui lui tenait à cœur. Elle a travaillé de manière indépendante en s'inscrivant dans un réseau d'activités en lien avec le livre, la rédaction, l'écriture. Membre de *comedia*, rédactrice du *Trait d'Union*, collaborant à la correction et à la mise en forme de divers manuscrits et revues, elle a su se faire apprécier par ses idées, sa précision, sa plume légère et son humour toujours présent. Dans chacune de ses activités, elle s'était constitué un important réseau d'interlocuteurs. Martine Gutmann a contribué notamment avec talent et enthousiasme à la



Martine nous laissera un grand souvenir.

promotion des activités culturelles de notre association. Ses ressources, tant dans le domaine artistique, littéraire que linguistique, ont été très précieuses à chacun d'entre nous. Elle a collaboré avec générosité à divers projets artistiques et éditoriaux, à la tenue de la librairie-galerie à Genève, puis à l'organisation des vernissages de peinture à la galerie *Corps et Scène* à Lausanne. Dans chacun de nos projets, nous poursuivons à témoigner de son apport essentiel, avec en mémoire les amitiés qui sont nées le long de l'itinéraire avec nous.

*Pour l'Association Le chiffre de la parole:
Sophie Gentinetta*

Merci à Martine

Lorsque nous avons appris le décès de notre collègue Martine au mois de juin dernier, nous avons été très touchés. Certes, nous la savions de santé précaire, mais son décès après un isolement de six semaines avec très peu de visites nous a frappés.

J'ai connu Martine lors de son adhésion au syndicat dans les années 90 après avoir passé son brevet fédéral de correctrice. Elle avait besoin de cette formation pour lui permettre d'exercer sa fonction d'écrivain public et ce, malgré l'important bagage intellectuel qu'elle avait déjà.



Saint-Pierre-de-Clages 2002 : Martine devant le stand de l'Arci.

Au sein du Syndicat du livre et du papier, elle s'est tout de suite intéressée à la commission des femmes et, à ce titre, elle a été membre du comité central jusqu'à la fusion du 1^{er} janvier 1999. Elle a quitté sa fonction, avec remerciements pour le travail effectué, lors du 1^{er} Congrès ordinaire de *comedia* le 29 octobre 1999 à Bellinzone.

Suite au décès de René Belakovsky, Martine a spontanément accepté de reprendre la rédaction de notre TU. Elle s'est acquittée de sa tâche avec grande compétence, même si quelquefois son état de santé lui rendait ce travail difficile. Les contacts qu'elle a entretenus avec toute l'équipe de Typactif, qui assure la composition et la mise en pages de notre bulletin, ont toujours été excellents.

C'est enfin grâce à l'impulsion de Martine, qui a su nouer les contacts avec les organisateurs, que l'Arci a tenu depuis 2001 un stand à la Fête du livre à Saint-Pierre-de-Clages.

Au moment de prendre congé définitivement de Martine, nous adressons à tous ses proches nos sentiments de sympathie et les assurons que nous garderons longtemps le souvenir d'une rédactrice précieuse.

*Michel Pitton,
membre du comité de l'Arci*

L'orthographe malmenée

Courriers électroniques, blogs, SMS ou graffiti prennent sans vergogne leurs aises avec l'orthographe. Les journaux tentent vaille que vaille d'endiguer coquilles et erreurs. Et dans les livres aussi, de plus en plus, les incorrections font soupirer les lecteurs comme des taches de gras sur une robe neuve.

En 2002, *Le Temps* lance une offensive contre les fautes d'orthographe avec un système d'amendes. Cette mesure – par ailleurs inapplicable – draine vers la rédaction les journaux et les télévisions. Fantastique campagne de pub ! Les incorrections font toujours l'objet d'un courrier abondant et souvent virulent, maintenant que les mails/courriels/méls permettent d'exprimer son mécontentement rapidement. Marinette Matthey, sociolinguiste connue pour relativiser l'importance de l'orthographe, est pourtant ferme sur ce point : « Les journaux ont un rôle de modèle dans l'écrit public, d'autant plus que la liberté s'accroît dans d'autres domaines – courrier électronique, blogs, SMS. D'ailleurs, il n'y a pas tellement de fautes dans la presse, les correcteurs font bien leur travail de mise en forme. » Ce que confirme Alain Rey, directeur des dictionnaires Le Robert : « En France, la qualité est bonne en général. *Le Monde* est très puriste, mais la presse populaire ou gratuite fait très bien aussi.

Et puis, quelques coquilles par-ci par-là, ce n'est pas si grave, tant qu'elles ne dégoûtent pas de la lecture. Les correcteurs automatiques sont de plus en plus perfectionnés, ce qui pallie la réduction des correcteurs humains pour des questions de budget. Dans certains domaines techniques, les machines sont même plus efficaces que le regard humain et compensent une certaine baisse de compétence. »

Le niveau baisserait-il donc vraiment, comme on entend se lamenter les professeurs ? Claire Jaquier, qui enseigne le français à l'Université de Neuchâtel, relativise : « Plus de gens accèdent à l'université, il est donc normal que le niveau moyen soit plus bas. Ce qui m'inquiète davantage, c'est la mauvaise compréhension de la syntaxe et du sens des mots. Je le remarque avec les étudiants – d'ailleurs nous avons un projet de cours d'écriture intensive pour ceux qui désirent perfectionner l'écrit. J'ai aussi noté dans la presse une tendance à employer des mots à contresens : un jazz « *détrempé* » dans un bain d'acide, un plateau de théâtre en « *jachère* », entre autres exemples. La langue évolue, c'est la preuve de sa vitalité, les dictionnaires finissent par entériner ces changements. Mais quand on s'adresse au public, il faut signaler les néologismes. Ce n'est pas aux individus de les imposer. Il en va de même avec les élèves : il ne s'agit pas d'augmenter la tolérance scolaire. »

Christophe Payot, qui mène l'équipe de correcteurs du *Temps*, constate : « Les jeunes journalistes soignent souvent moins l'orthographe. Mais c'est surtout une question individuelle. » Même remarque chez Pascal Nürenberg, correcteur au *Monde*, où une équipe de 26 personnes corrige le quotidien et tous ses suppléments. Après trente ans de métier, il déplore surtout la perte de qualité typographique et aussi les délais qui font que les pages « chaudes » échappent souvent au contrôle. « Il y a quelques jours, on a pu lire en titre <En temps que pape...> ! La rédaction a été inondée d'appels et de courriers de lecteurs furieux. » Cruel pour un titre qui vise l'excellence !

« La grammaire n'est pas qu'un ensemble de règles, mais une machine à produire de l'émotion »

Pour les maisons d'édition, le budget alloué à la correction pèse lourd. Seules les grandes maisons peuvent entretenir des équipes de correcteurs professionnels qui font un travail de relecture très fin. Jean-Claude Bailleul travaille depuis presque trente ans pour Le Seuil. Un travail qu'il défend : « Les lecteurs sont sensibles aux erreurs dans les textes, ils réagissent. Mais la profession est menacée : il n'y a pas de relève, les livres ont une durée de plus en plus brève, les éditeurs ont donc tendance

à brûler les étapes. Pour les livres de fond, les essais, les dictionnaires, il est pourtant essentiel que ce contrôle continue. » Au Seuil, les manuscrits sont ainsi passés au peigne fin avant la mise en pages, puis encore après, sur épreuves, deux ou trois fois, par des regards différents. Un bon correcteur ne se contente pas de traquer les fautes de langue, mais vérifie tout : la cohérence des détails, la typographie, les majuscules, etc. Il dialogue avec l'auteur : « On ne peut pas dire que les manuscrits soient plus fautifs qu'avant. Cela dépend des individus. »

Bernard Campiche ne tarit pas d'éloges sur sa correctrice Marie-Claude Schoendorf, qui relit aussi les catalogues des Musées genevois. Vivant à Lyon, elle repère les helvétismes, les soumet à l'auteur qui choisit de les garder ou non, vérifie les citations. De cette perle, Thierry Lüterbacher a fait un personnage de roman, Mademoiselle Beauvillage. L'éditeur assume lui-même une bonne partie des dernières relectures avec deux autres professionnelles et l'auteur. L'informatique a beaucoup changé le métier. Ainsi, Marlyse Pietri des Editions Zoé envoie ses manuscrits (qui ne sont plus depuis longtemps écrits à la main !) au Canada, avant composition. Le poste est lourd, financièrement, le travail minutieux payé à l'heure, mais la correctrice est « un pilier de la maison. Sans elle, je ne

pourrais jamais sortir mes livres.» Aux Éditions de l'Aire, Michel Moret assume lui-même une bonne partie du travail avec son comité et les auteurs. Pour les ouvrages littéraires, il engage un correcteur qu'il paie au forfait : 350 francs.

A lire certains livres, fabriqués rapidement, il est évident que l'éditeur s'en est remis au correcteur informatique, qui ignore le sens. On comprend que de petites maisons au budget serré fassent l'économie de ce poste. Mais c'est dommage : «La grammaire n'est pas qu'un ensemble de règles, mais une machine à produire de l'émotion», dit Michel Volkovitch, attrapé à New York. Ce professeur d'anglais est un passionné du français. Ses délicieux «Coups de langue» dans la *Quinzaine littéraire* sont aussi disponibles sur son site www.volkovitch.com. Dans le dernier, il épilogue joliment sur les deux graphies de clé/clef : «N'en déplaise aux intégristes, je revendique le droit d'utiliser toutes les possibilités que me donne la langue, et de choisir selon les exigences du moment.» Au téléphone, il ajoute : «Le succès des dictées à la Pivot est sympathique, mais un peu gênant : ces exercices focalisent sur la petite bête. Ce n'est pas si grave d'ignorer l'orthographe d'un mot rare, les fautes de syntaxe sont bien pires. D'ailleurs, le carcan de la bonne graphie n'a pas toujours existé. A la Renaissance régnait un bouillonnement sympathique,

avant que Richelieu et l'Académie bloquent l'évolution.» Quand Marguerite Duras écrit «vérandah», elle ne se trompe pas. Elle rend hommage à son enfance en Indochine. Claudel revendiquait les graphies déviantes. Balzac et Nicolas Bouvier avaient une orthographe déplorable. Philippe Djian l'ignore.

Le français écrit est trop compliqué. Faut-il le simplifier ? «Ce qui touche à la langue relève du domaine de l'affectif, remarque Alain Rey, on veut préserver, jusque dans ses absurdités, un système qu'on a mis longtemps à maîtriser. C'est pourquoi imposer une réforme n'est pas possible.» Mais elle aura lieu : «Je suis persuadée que les nouvelles technologies vont bousculer la norme», prévoit Marinette Matthey. Alors, comme Corinne Desarzens, on regrettera nos graphies obsolètes : «Les mots se roulent dans les circonflexes, les accents aigus ou bien graves, et puis les traits d'union, des truffes roulées dans des vermicelles. [...] Pas pour longtemps, peut-être. Parce qu'on parle de tout simplifier et même de faire basculer le circonflexe de forêt. Enlever ces lettres, justement qu'on ne prononce pas. Sans son i, la serpillière cesse d'être mouillée. L'abîme, sans son circonflexe, n'est plus qu'un petit trou de rien. Et l'eczéma, si on se met à l'écrire exéma, ne grattera plus.»

Isabelle Rüf

Le Temps, 30 avril 2005.

Solécismes, barbarismes et impropriétés de langage (suite)

Commençons ce quinzième article par une pensée de Rivarol: «La grammaire, dit-il, est l'art de lever les difficultés d'une langue, mais il ne faut pas que le levier soit plus lourd que le fardeau.» (Rivarol, *Pensées, répliques, portraits*, Ed. du Cherche-Midi, 2001, p. 101).

Dans la phrase suivante: «Il a publié, à côté de cet ouvrage, un traité de sociologie», la locution prépositive **à côté de** est incorrecte. En effet, l'auteur n'a rien publié à gauche ou à droite de cet ouvrage, mais **en plus**. Il y a donc lieu de dire: «Il a publié, **outre** cet ouvrage, un traité de sociologie.»

On ne saurait dire que les risques de cette entreprise sont réduits **au maximum**; ils sont réduits **au minimum**. D'aucuns affirment qu'une rue est **passagère**. C'est d'une rue **passante** qu'il faut parler. En revanche, un engouement est souvent **passager**. Le bonheur aussi est hélas! **passager**.

Ce jeune homme est-il peu **causant**? Non, il est peu loquace ou bavard. Au demeurant, il n'est pas **excessivement** adroit, mais **extrêmement** adroit.

On ne pallie pas à un inconvénient: on pallie **un** inconvénient. Cette affaire **ressortit** à la compétence du tribunal de Fribourg (et non ressort à la compétence); elle **est du ressort** de ce tribunal. Souvent, on entend dire **aujourd'hui** (et non pas **au jour d'aujourd'hui**) que tel magasin est bien **achalandé**. Employé dans le sens

d'**approvisionné**, l'adjectif achalandé est critiquable. A l'intérieur de cette boutique, **nous sommes convenus** d'un prix pour tel objet et non «nous avons convenu» d'un prix.

Après avoir fait nos emplettes, nous nous sommes promenés non pas **alentour** du centre commercial, mais **aux alentours** de cette grande surface. C'est alors que nous avons fait une rencontre que l'on ne saurait qualifier d'**émotionnante**, mais d'**émouvante**. En effet, la personne rencontrée, que nous savions gravement malade, nous a déclaré que, selon son médecin, elle avait de fortes **chances** de guérir (et non pas qu'elle **risquait** de guérir), puisque le verbe **risquer** comporte une idée péjorative, qui ne s'accorde pas avec une éventualité heureuse. Autre exemple: «Jean **risque** de gagner à ce jeu» pour «Jean **a des chances** de gagner à ce jeu».

Peut-on prétendre qu'une personne est **susceptible** de vous aider? Selon Littré, il ne faut pas confondre **susceptible** et **capable**: on est susceptible, dit-il, de recevoir, d'éprouver, de subir; mais on est capable de donner ou de faire. L'Académie française a exprimé le même avis le 24 février 1965. Mais en pratique, affirme Maurice Grevisse, on ne tient guère compte de cette distinction et des auteurs comme André Gide, Emile Henriot et Pierre Gaxotte «font couram-

ment exprimer à **susceptible** une possibilité active» (*Le français correct*, N°442).

Voici encore quelques barbarismes :

– On ne **commémore** pas un anniversaire, on le **célèbre** ou on le fête. Mais on commémore un événement.

– Il **s'est accaparé** de ce trésor, au lieu de « il a accaparé ce trésor ».

– Il a demandé **après** vous, à la place de « il vous a demandé ».

– Elle s'est fâchée **avec** lui pour « elle s'est fâchée **contre** lui », mais elle s'est brouillée **avec** lui.

Pour terminer, il nous paraît bon de citer une pensée de Bernard de Clairvaux, ce grand esprit de la chrétienté médié-

vale, en formant le vœu que tous nos lecteurs bénéficient de la même grâce : « Les mots m'exaltaient et, lorsque j'avais fini de me laisser porter par les phrases, je me rendais compte que j'avais composé en un rien de temps, comme sous la dictée, deux traités que les copistes allaient reproduire. » (Max Gallo, *Les chrétiens*, vol. 3, *La croisade du moine*, Ed. Fayard, 2002, p. 146).

Nous arrêtons, pour le moment, cette série d'articles sur les solécismes et les barbarismes pour reprendre la série consacrée aux anglicismes et au franglais, commencée en 2001.

Etienne Bourgnon

Les faux billets d'Hector Rochat

Une nouvelle de Jean des Vignes

Hector Rochat était imprimeur. Il tenait une petite officine d'impression au centre du village, non loin du Cheval-Blanc, notre auberge communale.

Son imprimerie se situait au rez-de-chaussée d'une ancienne maison et les fenêtres donnaient sur la rue. On les voyait d'ailleurs souvent ouvertes et les gosses y engouffraient volontiers la tête pour observer l'imprimeur affairé autour de sa machine, une vieille presse qui faisait encore bien son office.

De l'une des fenêtres, on pouvait précisément voir Hector Rochat composer les pages qu'il destinait à l'impression. C'était toute la magie secrète de la chose imprimée qui prenait corps dans les mains agiles de l'homme de métier. Il saisissait les petites lettres de plomb dans des «casses» de bois, ces sortes de tiroirs à petits casiers contenant les caractères, dressées sur les «rangs», meubles renfermant les tiroirs en question. Il alignait ensuite les lettres dans un «compositeur» en laiton, outil dont se servent les compositeurs typographes. Une fois le compositeur plein, il déposait les lignes ainsi élaborées sur une «galée» de métal, sorte de plateau fermé sur trois côtés. Il lui fallait alors «aérer» sa composition en répar-

tissant les blancs de manière appropriée à l'aide de «lingots» et «interlignes», pièces de plomb plus basses que les caractères. Sa composition terminée, il passait à l'impression. Il plaçait les pages dans le «châssis» de la vieille presse, en réglait la pression et l'encre, veillait à la bonne répartition des couleurs.

Et voici qu'il mettait la machine en marche, surveillant de près le travail qui s'élaborait maintenant mécaniquement. Pendant que la bécane tournait, il pouvait jouir d'un certain répit, n'ayant pour tâche que de jeter de temps en temps un coup d'œil inquisiteur sur les feuilles passant devant lui à un rythme régulier.

Hector Rochat se prit à rêver. Il avait installé une chaise confortable devant sa vieille presse et regardait distraitement tomber les papiers bleus sur la table de réception. Il faut pourtant dire que ces papiers-là n'étaient pas n'importe lesquels. Ils ressemblaient fort à des billets de cent francs...

L'imprimeur se trouverait désormais à l'abri des soucis financiers. Une bonne et belle monnaie de singe lui ouvrait toutes grandes les portes du jardin des jouissances terrestres. Il commença par se rendre chez Simon Ochsenbein, le boucher.

– Un beau morceau, le plus beau que tu aies, lança-t-il au boucher, comme fier de montrer sa nouvelle richesse.

Et Simon lui servit le plus beau et le plus gros des morceaux qu'il pût se voir loin à la ronde. Hector paya d'un beau billet de cent francs tout neuf. Simon l'enfila dans sa caisse sans aucun soupçon.

Fort de cette première expérience, l'imprimeur fila chez Anselme Rouge, le vigneron. Ce fut l'occasion de descendre à la cave goûter le vin nouveau. On déboucha aussi quelques flacons de différents parchets. Hector Rochat trouva le vin fort bon et en acheta sur-le-champ six bouteilles, acompte d'une livraison beaucoup plus importante et digne d'un grand restaurant, qu'il se proposait d'acquérir par la suite. Il paya d'un billet de cent francs qu'empocha Anselme Rouge sans sourciller...

Il se sentait guilleret comme un jeune homme en mal de fredaines et remonta l'escalier, suivi de Rouge tout heureux d'avoir vendu une bonne partie de sa récolte, comme ça, d'un coup. Ils se promirent de faire encore mille affaires ensemble.

– Salut l'Anselme. A bientôt.

– Adieu Hector, et bon vent!

Rochat n'avait pas terminé sa tournée. De là, il fila chez Martin, l'épicier. Il entra, lançant le bonjour à la cantonade, sûr de lui comme un jeune coq. Il demanda à voir

les mets les plus fins et acheta douze boîtes de caviar authentique. Plusieurs coupures de cent francs s'étalèrent sur la banque. Elles n'y restèrent d'ailleurs pas longtemps et furent prestement rangées dans le tiroir-caisse par Olivier Martin.

* * *

Ce fut en passant devant la vitrine de Gaspard Radiguet, le menuisier, qu'il remarqua une superbe salle à manger Louis XIII. Une belle fantaisie qu'il se payerait là! Et comme c'était un original et qu'il prenait toujours quelque marchandise en échantillon lorsqu'il désirait l'acquérir, on le vit sortir de chez Radiguet avec une chaise sous le bras, sa bourse encore délestée d'une vingtaine de billets de cent francs tout neufs...

C'est ainsi qu'il passa devant le Cheval-Blanc, bâté de tout son attirail. Il entendit des bribes de conversation par la porte entrouverte. Et comme l'heure de l'apéritif approchait, il se hasarda dans la salle à boire de l'auberge.

Simon Ochsenbein, Anselme Rouge et Olivier Martin étaient attablés près du vieux poêle de faïence. Gaspard Radiguet entra à son tour. Et les voici tous à la même table. Hector Rochat avait déposé ses emplettes sur le banc du poêle et la chaise Louis XIII trônait au milieu de la salle à boire.

On voulut voir les nouvelles acquisitions de Rochat. L'imprimeur se fit tout d'abord prier, mais comme Tranche-Montagne, le tenancier, insistait, il ouvrit ses paquets...

La surprise qui se lisait sur le visage d'Hector était à la mesure de sa fortune: les plus beaux morceaux de viande vendus par Simon n'étaient que des os. Hector voulut en savoir plus et l'on déboucha une des bouteilles du vin d'Anselme, sous l'œil amusé de Tranche-Montagne: ce vin-là n'avait que le goût de l'eau... Fébrile et dégoûté, l'imprimeur fit ouvrir une des boîtes de caviar: elle ne contenait que de la sciure!

On fit alors asseoir Rochat sur la chaise Louis XIII. Hector sentit comme un

craquement significatif et il lui sembla qu'il basculait en arrière... Tout tournait autour de lui.

* * *

Une violente douleur dans le dos le réveilla. Il était étendu dans son atelier et sa chaise gisait à côté de lui, un pied cassé. Le sommeil et le rêve l'avaient pris comme ça, par le va-et-vient régulier de la machine. Les papiers bleus tombaient de la vieille presse et jonchaient le sol. Hector Rochat en prit un et alors se souvint: c'étaient les programmes de la soirée annuelle de la chorale...

Jean des Vignes

Qu'est-ce à dire ?

Allo ?

S'il est un mot dont le sens paraît évident et ne nécessiter aucune espèce d'explication, c'est bien le mot **téléphone**. De création française (eh oui!), il n'exigerait même que très exceptionnellement une traduction, puisqu'on le retrouve presque tel quel dans de nombreuses langues. Et pourtant, l'emploi de ce mot mérite un petit commentaire.

La consultation de plusieurs dictionnaires m'a révélé que ce mot – tiré du grec télé-(loin) et phônè (le son ou la voix) – n'a pas forcément et toujours la même signification en France et chez nous! Qui l'eût cru ?

Un téléphone, c'est bien sûr d'abord l'appareil lui-même: «J'ai laissé tomber le téléphone» ou «il a chez lui une demi-douzaine de téléphones». C'est aussi l'ensemble des dispositifs permettant de relier vocalement un grand nombre de personnes: «Ils n'ont pas le téléphone» ou «les abonnés au téléphone». Et puis, chez nous en Suisse romande, le mot désigne également l'appel téléphonique: «J'ai reçu un gentil téléphone de tante Adèle» ou «merci de ton téléphone». En France en revanche, on parle soit de «coup de téléphone», soit, familièrement, de «coup de fil». En langage administratif on utilise plutôt les termes d'«appel téléphonique» ou d'«appel» tout court: «Suite à votre appel du tant...»

Une fois de plus on constate qu'il suffit de s'arrêter sur un seul mot, fût-ce le plus banal, pour découvrir une des multiples et si diverses facettes qui font la richesse de notre langue.

Chiffres, nombres... et corde

Un professeur de mathématiques domicilié à Leysin me fait courtoisement remarquer que c'est à tort que j'ai tout récemment parlé de «deux **chiffres** consécutifs» (5 et 6), alors qu'il aurait fallu parler de «deux **nombres** consécutifs». En effet, m'explique-t-il, «les chiffres sont aux nombres ce que les lettres sont aux mots, c'est-à-dire des signes conventionnels qui permettent, en les assemblant, d'exprimer par l'écriture un nombre ou un mot». Et même si un nombre n'est formé que d'un seul chiffre, il n'en demeure pas moins un nombre. Un grand merci à notre correspondant pour cette mise au point dont je ne suis vraisemblablement pas le seul à faire mon profit!

Les lecteurs qui ont pu suivre l'autre jour à la TV l'élection d'une conseillère fédérale ont peut-être remarqué comme moi qu'au cours des nombreux commentaires accompagnant les cinq tours de scrutin successifs, on a plus d'une fois usé de la même formule originale à propos de l'avance prise par la candidate genevoise:

«Elle tient la corde.» Quelle est l'origine et le sens de cette expression? La corde dont il est ici question est celle qui, dans les hippodromes, borde la piste sur laquelle courent les chevaux et, par analogie, la ligne qui, dans divers types de courses, marque le bord intérieur de la piste. «Tenir la corde» se dit du cheval, du coureur ou du véhicule le plus proche de ce bord intérieur, favorisé de ce fait par rapport à ses concurrents. Au sens large, c'est simplement *être en bonne position, être en passe de l'emporter.*

Ce n'est pas important!

Dans une de mes dernières chroniques, consacrée au sens réel de l'adjectif «significatif», j'avais fait une brève allusion à l'emploi erroné de l'adjectif **conséquent**, utilisé à tort dans le sens d'*important*. Je reviens aujourd'hui à cette confusion, peut-être due au fait que «conséquent» présente une certaine ressemblance avec «considérable». Quoi qu'il en soit, on entend constamment parler d'une somme *conséquente*, de chutes de pluie *conséquentes*, d'une affaire *conséquente*, que sais-je encore? Or il suffit de s'arrêter un instant

aux autres mots de la famille de «conséquent» pour prendre conscience de la vraie signification du mot.

Commençons par le mot «conséquence». Chacun sait qu'il désigne la suite qu'entraînent un fait ou une action: «Il n'a pas pensé aux conséquences de ses actes», par exemple, ou «l'accident est heureusement sans conséquence». Passons à la locution adverbiale «par conséquent»: a-t-elle le moindre rapport avec l'adjectif *important*? Evidemment non: elle présente simplement la suite logique de ce qu'on vient d'énoncer. Quant à l'adjectif «conséquent» lui-même (de la même famille que «consécutif»), il est tiré du participe présent d'un verbe latin signifiant «suivre». Il se dit d'une personne qui raisonne ou agit avec logique, avec esprit de suite et qui ne met pas en contradiction ses paroles et ses actes. Exemple: Il se présente comme un écologiste convaincu et ne se déplace qu'en voiture: il n'est pas conséquent. La fréquence d'une erreur ne saurait la justifier: parlons donc plutôt d'une somme ou d'une affaire importantes ou considérables, et gardons à «conséquent» son véritable sens.

Daniel Burnand

Français, quand tu nous tiens! (7)

La langue que nous avons héritée de nos ancêtres comporte des qualités éminentes:

– c'est d'abord sa *beauté* (pensons à la chanson d'Yves Duteil, *La langue de chez nous*: «c'est une langue belle avec des mots superbes...»);

– c'est ensuite sa *clarté* (ainsi que l'a dit Rivarol, «ce qui n'est pas clair n'est pas français»);

– c'est enfin sa *précision*.

Notre belle langue a sa physiologie, que la prolifération d'anglicismes et d'américanimes modifie profondément. Il faut absolument arrêter ce vandalisme et permettre à la langue française d'évoluer selon son génie propre.

A ce propos, il nous paraît utile de revenir sur les travaux d'Alfred Gilder, qui a publié deux ouvrages importants: *Et si l'on parlait français?* (Ed. du Cherche-Midi, Paris, 1993) et *En français dans le texte. Dictionnaire français-français* (chez le même éditeur, 1999). Cet auteur – ainsi que nous l'avons indiqué dans l'article N°2 – a recensé quelque 8000 mots ou expressions dont il donne un ou plusieurs équivalents français, prouvant ainsi que «le français se soigne, à condition de s'en passer».

C'est à cette fin que nous insistons sur les judicieux conseils qu'il nous donne dans les deux ouvrages précités.

1. Il faut en premier lieu *respecter la graphie française* et proscrire les mots ainsi

orthographiés: **compact disc** pour disque compact, **music** (EMI Music France, p. ex.) pour musique, **classic** (EMI classics) pour classique ou **authentic** pour authentique. La Poste française emploie à tort des vocables comme **chronopost** ou **mediapost** (sans e).

2. Comme il existe quelque 170 formes de dérivation suffixale en français, il convient *d'éviter les terminaisons en ing, ic, man, er, ign, ty, cy ou aq et d'utiliser les suffixes français*. Ainsi, on parlera de mercatique au lieu de **marketing**, de perchiste à la place de **perchman**, de parage pour **parking** ou de frapper plutôt que de **punching ball** ou **punchbag**.

3. Il y a lieu de *recourir au mot composé* et de dire, par exemple, stimulate-cœur ou stimulateur cardiaque pour **pacemaker**, colle-note pour **post-it**, craque-nerfs ou épuisement nerveux ou dépression nerveuse pour **nervous breakdown**, etc.

4. On *substituera aux américanimes des mots ou expressions bien français*. Ainsi **jeep** sera remplacée par véhicule tout terrain, **kleenex** par papier-mouchoir ou mouche-nez, **tampax** par tampon hygiénique. Le mot **scrabble** peut être remplacé par mêle-lettres, escrabelo ou escarbole. Pourquoi **bow-window** quand nous avons de jolis mots français comme échauguette, fenêtre en encorbellement, arc-fenêtre, baie-fenêtre ou oriel?

5. Il convient de *franciser, de naturaliser les xénismes*, afin de maintenir la tradition française d'assimilation de mots étrangers. Par exemple, **bowling green** a été francisé en boulingrin, **beefsteak** en bifteck, **bug** en bogue, **bowl** en bol, **kerling** en carlingue, **exchequer** en échiquier, **fuel** en fioul, **flirt** en fleurette (conter fleurette), **gas-oil** en gazole, **hooligan** en hooligan, **master** en mastère, **meeting** en métigne ou métinge, **paltok** en paletot, **packet-boat** en paquebot, **riding-coat** en redingote,

roast-beef en rosbif, **taboo** en tabou, **tick** en tique, **truck** en truc, **viaduct** en viaduc, etc. Le dictionnaire d'Alfred Gilder contient, à l'annexe N° I, plus de 300 mots anglais ainsi francisés.

Au demeurant, il convient aussi de franciser la *prononciation* et d'abord celle des mots français comme challenge, management, suspens.

Etienne Bourgnon
(à suivre)